

Frédérique Deghelt

Libertango

roman

ACTES SUD

Luis est né en 1935. D'origine espagnole, il vit à Paris avec ses parents et ses sœurs. Luis est handicapé, son côté gauche fonctionne mal, sa démarche est hésitante, sa diction souvent difficile.
Dans cette famille ulcérée par la présence d'un enfant abîmé, Luis n'est porté par aucune confiance tutélaire. L'oreille collée au transistor, il s'échappe, grandit en écoutant, en découvrant l'enlacement des arpèges, la beauté des concertos, cantates et symphonies, et chaque partition lui devient peu à peu territoire de savoir.

À vingt et un ans, seul sur les bords de Seine, Luis est soudain bouleversé par le son d'un bandonéon. Sa vie s'ouvre à l'avenir.

"Je suis né à la plus pure proposition de l'univers, dira-t-il plus tard : celle de l'amour de la musique."

Libertango est le roman le plus envoûtant de Frédérique Deghelt. Un livre d'allégresse qui génère et convoque l'émotion du beau, cette émotion que la musique retrouve en chacun de nous, même au pire de la guerre. Une émotion qui porte Luis et le sauve.

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Frédérique Deghelt consacre aujourd'hui sa vie à l'écriture. Après La Vie d'une autre, La Grand-mère de Jade, La Nonne et le Brigand *et* Les Brumes de l'apparence, Libertango *est son cinquième roman publié par Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

MISTINGUETT, LA VALSE RENVERSANTE, Sauret, 1995.
JE PORTE UN ENFANT ET DANS MES YEUX L'ÉTREINTE SUBLIME QUI L'A CONÇU, Actes Sud, 2007.
LA VIE D'UNE AUTRE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 897.
LA GRAND-MÈRE DE JADE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1128.
LE CORDON DE SOIE, Actes Sud, 2009.
LA NONNE ET LE BRIGAND, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1155.
MA NUIT D'AMOUR, Actes Sud Junior, 2011.
UN PUR HASARD, éditions du Moteur, 2012.
LES BRUMES DE L'APPARENCE, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1324.
CASSÉE, Actes Sud Junior, 2014.
LE VOYAGE DE NINA, LGF, 2014.
L'ŒIL DU PRINCE, J'ai lu, 2014.

Photographie de couverture : © Gaby Herbstein

"Domaine français"

L'auteur remercie les ayants droit ainsi que les éditeurs d'Astor Piazzolla pour leur aimable autorisation d'utiliser le titre Libertango.

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-06724-3

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Libertango

roman

ACTES SUD

À Jim,

à tous ces enfants différents
qui ne savent pas encore
ce que contient le chapeau.

L'existence procède de la lutte, je ne le sais que trop.

Alexandre Jollien

Où va-t-on quand on veut du jour au lendemain échapper à l'ordinaire, trouver l'incomparable, la fabuleuse merveille ?

Thomas Mann

Tu t'approches de toi-même, il faut comprendre cette vérité, que toi tu es la vérité et qu'il n'y en a pas une autre.

Sergiu Celibidache

Il y eut les premiers sons désaccordés, tâtonnants, qui semblaient pleurer en attendant que commencent véritablement les choses. Il y eut ce moment calme, quand je me suis avancé dans la salle, les applaudissements de l'assemblée, comme une ultime faveur accordée avant que je ne fasse mes preuves. Avec une main un peu moite, je saluai mon dernier allié, le plus proche, avant de laisser place à ce silence recueilli qui précède l'envol. Je les regardai tous, puisque je tournais le dos aux autres, et le sourire que je leur offris n'avait rien de bref ou de crispé. Ce sourire était ma dernière chance de les embarquer et je le désirais plus que tout au monde. Nous devions désormais nous faire confiance parce que nous n'avions pas le choix et, surtout, parce que ce serait la dernière fois. Je dirigeai mon regard vers les premiers à intervenir et ils caquetèrent le début de leur discours. Puis, accrochés à leurs cordes, montant et descendant dans la mâture, graves et plus jeunes se mirent à ramper vers moi. C'est dans la pluie de ce qui suivit que je saisis mon énergie. D'une main ferme, je m'appuyai sur ce qui venait d'être envoyé et s'effaçait déjà pour faire place à un déploiement élégant. Je me sentais posé sur le bord de chaque envolée, si bien que, lançant avec force les canons, je pus sentir le frémissement de la salle et sa surprise quand retentirent les coups assénés, parfaitement accompagnés par la douceur des milliers de voix virevoltantes pour répondre à la main qui les encourageait. Je souris et pris la taille de la plus jolie des mariées pour la faire tournoyer sans jamais succomber. Je suggérai que quelque chose d'infime pouvait se passer et les ombres des vents contraires murmurèrent que tout était encore possible.

Tous étaient tenus par les coups réguliers qui marquaient le temps disparu, chacun se précipitant sans jamais lâcher cet enveloppement magique qui tissait sa toile autour de la possibilité d'une force. Nous n'étions plus à l'abri, mais livrés aux flots tumultueux de nos désirs les plus fous ; l'idée même d'une résistance vint, dans un sursaut de coquetterie, mais les vagues acharnées de la montée des eaux emportèrent tout. Enfin, le rythme ralentit pour laisser le temps au public de saluer le romantisme de ce baiser enfin cueilli.

12 mars 2015

Depuis ma naissance, le monde s'est accéléré. Je suis né en 1935 dans un univers lent, à peine remis d'une guerre d'enterrés vivants qui a enflammé l'Europe. Je suis né juste quand l'Espagne est devenue le terrain de jeu d'une autre guerre, une sorte de brouillon d'un mal plus grand encore. On ne demande pas leur avis aux enfants auxquels, ironie du sort, on donne la vie avant de les laisser, impassibles, assister au spectacle de la mort. Je suis né avec ma propre guerre à mener contre les hommes et leur fâcheuse tendance à ne pas vouloir d'un être différent. J'ai dû aussi me battre contre moi-même, parce que le refus d'un clan retourne contre soi la colère et il faut alors trouver le moyen de ne pas être ce que les autres voient, ce qu'on ressent au creux de son corps, la débâcle. Il faut aller chercher loin et profond des raisons de renaître à une autre forme de vie. Puis je suis né enfin, à la plus pure proposition de l'univers : celle de l'amour de la musique. Elle ne m'a pas seulement sauvé, elle m'a constitué, tiré d'un état larvaire, bref elle a fait de moi un être humain capable de regarder quelqu'un dans les yeux et ce ne fut pas rien.

Je n'ai jamais aimé me souvenir. Je n'ai jamais voulu m'embarrasser du passé. Durant toute ma vie, au plus loin que je remonte, il me fallait déposer le sac de ma mémoire pour continuer d'avancer. Pour mettre un pied devant l'autre, je ne pouvais pas non plus regarder trop loin. On me l'avait suffisamment dit et très tôt : rien ne m'attendait. On ne peut fiévreusement fixer l'horizon quand on n'a pas l'espoir d'y repérer une flamboyance ou ne

serait-ce qu'une mince joie. Je me suis donc concentré sur la petitesse du présent, à chaque instant sa douleur cuisante ou sa joie minuscule. Vingt ans ont passé ainsi à ne jamais revenir sur mes pas, à n'en espérer qu'un de plus, afin de ne pas trop devancer la peine. Le reste fut si surprenant que j'ai du mal à croire que cet ennui mortifère, cette inconscience de soi ne furent pour rien dans ce que je devins ensuite… Quant à imaginer que je l'étais déjà, je laisse à chacun le soin de transposer dans sa propre vie les possibles hasards, les chemins complexes qui mènent du désespoir de soi à l'amour des autres.

Chère Eva,

Tu sais combien ton avis m'est précieux. J'ai été contacté par une journaliste biographe. Elle veut raconter ma vie. Comme tu le sais, j'ai toujours fui ce genre de proposition en arguant que la musique, les concerts, les différentes et nombreuses interviews que j'ai données constituent une bien meilleure vision, au moment même où ils ont été faits, de ce que je sais et de ce que je fus. Bien que j'en aie tout à fait l'âge, et ne prends pas ça pour de la coquetterie, même pour me taquiner, je crains qu'un tel exercice ne me plonge dans une sensation de tiroir, de nécrologie anticipée, d'exploration quasi posthume et j'avoue que, oui, ça m'angoisse un peu. Pour l'instant, ai-je répondu, je n'ai pas de temps pour me retrouver. Avec les événements que nous avons vécus, j'ai de bonnes raisons de refuser cette biographie qui pourrait être un piège. Mais cette proposition me tourmente. Cette jeune femme est douce et je vois bien qu'elle ne m'a pas cru. Elle n'est pas insistante ou déplacée. Elle est habitée par la certitude de trouver un accès juste et lumineux à ma mémoire, comme à ce qu'elle pourrait encore m'apprendre. J'avoue que je ne voulais pas l'envisager, mais j'y ai pensé tout de même, et je sais qu'elle n'a pas tort. Après tout ce qui est arrivé, peut-être est-ce le moment de se pencher véritablement, drôle de mot qui trahit si bien la peur de tomber en soi.

Elle voudrait faire un livre et même un film, ou tout au moins quelques vidéos qui l'accompagneraient. Je pense au beau documentaire qu'a fait le fils de mon maître et ami Sergiu Celibidache, lui qui était si réticent aux enregistrements. Évidemment, si tu étais cinéaste, cela résoudrait mon problème. Je te dirais non immédiatement ! Tu vois, j'arrive même à en plaisanter, tout n'est donc pas

perdu. Dis-moi ce que tu en penses. Et si tu crois que je devrais le faire, dis-moi sous quelle forme. Tu es sans doute la personne qui me connaît le mieux aujourd'hui et j'imagine que c'est toi qui t'occuperas de tout quand j'aurai disparu. Alors autant que tu sois d'accord et que peut-être, si ça ne t'ennuie pas trop, tu rencontres cette jeune femme pour me dire ton sentiment sur cette affaire. J'ai écouté ton dernier enregistrement, celui que tu as fait pour l'émission de France Inter. Je suis toujours aussi ébloui et fier. Ton père qui t'aime.

15 mars 2015

En vieillissant, j'étais si préoccupé par l'espace qui existait entre les autres et moi que je ne pensais jamais à celui qui existait entre l'instant présent et celui de ma disparition. Cette distance peut être très courte sans qu'on en soit informé, mais il est curieux et presque honteux de se retrouver à l'âge d'un vieillard sans avoir jamais envisagé que la vie s'arrêtera. Quel adulte normal se comporte ainsi ? Quand j'en parle à Eva, elle me dit que c'est pour chaque humain la même chose. Elle me rappelle l'histoire de cette femme atteinte d'un très grave cancer et qui, rencontrant un moine bouddhiste, lui dit : "Je vais mourir. – Moi aussi, madame", lui répond le moine. Et ainsi, il lui permet de commencer un chemin auquel elle aspirait sans doute, auquel son corps l'a contraint. Et elle ne meurt pas, bien sûr. Elle guérit. Je ne vais pas guérir, moi. On ne guérit pas d'être vieux. On guérit encore moins de se sentir trop vieux, trop seul, trop triste. Tout est à faire, décidément ! Quel boulot ce matin ! Se récupérer chaque jour est le plus difficile. Piocher, minute par minute, les particules d'un bonheur désormais impossible, et les regarder autrement. Ce qui est important n'est pas ce qu'on vit, mais la manière dont on regarde ce qu'on vit. Alors je me concentre. Là, tout de suite, j'attends l'arrivée de Léa Shlimberg. C'est une journaliste d'une quarantaine d'années. Sur les rares photos qu'on peut voir sur Internet, elle a l'air plutôt jolie, très brune, aux cheveux mi-longs ; elle a des yeux noirs et surtout, ce qui m'importe, un regard franc. Au téléphone, sa voix était à la fois douce et ferme. Elle m'a expliqué son projet dans les grandes lignes. Des enregistrements réguliers pendant presque un an, et de temps en temps

avec une caméra. Elle est persuasive, mais patiente. Elle connaît bien le monde de la musique classique, mais je ne sais pas si elle entend la musique. Peut-être vais-je commencer avec cette proposition : voulez-vous un café Mozart ou un café Bruckner ? Elle voudra un thé Debussy ou une vodka Bud Powell ? Et voilà, à mon tour de stigmatiser les genres de musique… De l'alcool forcément pour le jazz ! Que suis-je, moi, aujourd'hui ? Un saint-émilion Billie Holiday ou une verveine Satie ?

De ce premier rendez-vous, elle attend un oui, et j'espère avoir des raisons de lui dire non. J'anticipe une sorte de face-à-face où chacun essayera de gagner l'autre à ses arguments. C'est étrange, cette envie soudaine de coucher mes pensées sur un papier… Voilà des années que ça ne m'était pas arrivé. Une feuille volante. Elle s'envolera sûrement.

Luis Nilta-Bergo / Première interview filmée

"Comment voulez-vous faire ? Va-t-on s'installer directement dans mon bureau, ou bien dans le jardin puisqu'il fait beau ? Préférez-vous que j'arrive dans la pièce ? Je vous avertis, je ne le ferai pas très rapidement."

Léa est réticente. Elle n'a guère envie de montrer Luis claudiquant vers une chaise avant de répondre à ces questions. Pour quoi faire ? Pour imiter ces professionnels d'aujourd'hui ? Selon eux, c'est ainsi qu'on raconte avec des images, en montrant dès le départ *le personnage*. Vous voyez ce type qui arrive en boitant, eh bien vous allez voir ce qu'il fait avec ses bras ! Et même ses bras, si vous les observez bien, vous verrez qu'il y a un côté qui ne marche pas. Le gauche. Oui, regardez ! C'est un hémiplégique. Et ensuite il va vous dire comment il a réussi à devenir un chef. Un chef formidable que la plupart des gens ont déjà vu en spectacle, avant cette séquence minable pour accrocher le téléspectateur. Non. Léa n'a pas l'intention de faire ça. Pour une fois, elle ne va pas faire du reportage à la mode du temps traversé. Elle filme pour avoir une empreinte. Elle ne sait pas encore si ce film lui-même ne sera pas en séquences racontées, ou bien joint au livre, comme le bonus en images de ce qui se dira. Elle ne sait pas non plus si elle se servira de ce que lui raconte Luis pour alimenter son propre récit, ou si elle laissera ces entretiens intégralement dans les pages. Peut-être comme un cahier central ou alors en fin de chacun de ses chapitres à elle, pour laisser à Luis le dernier mot. Pour que ce soient ses mots qu'on inscrive là dans cet hommage. Elle ne sait qu'une chose : c'est à elle de faire ce travail éditorial.

Cette rencontre avec ce chef d'orchestre est son idée et elle ne laissera personne lui dicter la manière dont ce projet va se réaliser, pas même celui qui s'est montré intéressé pour le publier. Pour une fois dans sa vie d'enquêtrice, elle va décider de tout. Sauf bien entendu de ce que Luis va vouloir ou refuser. Mais ça, ce n'est pas la même chose. C'est, en quelque sorte, inclus dans le contrat moral qu'ils ont passé quand il lui a dit oui, du bout des lèvres. Elle n'est même pas sûre qu'il ne va pas se désister, que soudain le projet ne va pas lui paraître trop fatigant, trop lourd, trop encombrant. Elle n'est pas une débutante. Elle sait à quel point remuer le passé peut être une épreuve. Certains lui ont déjà dit au cours de sa carrière : "Ces questions que vous m'avez posées aujourd'hui, je ne me les étais jamais posées." Et elle sentait bien qu'ils regrettaient d'avoir signé sa demande d'autorisation. Elle fait toujours signer le papier avant. Mais là encore, c'est différent. Luis est un grand homme, un grand musicien. Il est à la fin de sa vie. Il n'a rien à attendre d'elle. Il peut tout arrêter. Même quand tout sera fini. Il pourra dire non. C'est le risque. Elle a décidé de le prendre. Et puis, il y a cette raison plus intime que sans doute elle n'osera jamais lui avouer.

"Nous verrons plus tard pour les images. Je préfère me concentrer sur la conversation que nous allons avoir aujourd'hui. Et si ça ne vous dérange pas, je préférerais que nous nous installions dans votre bureau, mais naturellement, c'est à vous d'en décider. Je souhaite que vous vous sentiez le plus à l'aise possible."

Le bureau du maestro s'ouvre sur le jardin. Il déploie les volets qui demeuraient clos, comme pour garder la fraîcheur de la pièce. Les trissements des premières hirondelles revenues se font entendre. Luis le remarque et lève la tête. Les fleurs du printemps et l'herbe verdoyante semblent s'inviter à la porte-fenêtre, contrastant de leurs couleurs multiples les tons d'automne de la pièce lambrissée dont les murs sont tapissés de livres. Bois et cuir, une odeur d'ambre et d'épices, c'est une pièce d'homme. Si ce n'était le piano quart de queue qui trône dans un coin de la pièce, rien ne laisserait penser que c'est le bureau d'un musicien. Un bouddha, quelques sculptures africaines, les objets évoquent le voyage tout comme les livres. Le regard amusé de Luis suit celui de la journaliste qui examine le décor et se demande ce qui

relie le maestro à cet instrument dont il ne joue pas et qui n'était pas celui de sa femme. Elle lui fait un signe vague qui voudrait dire qu'il peut choisir une place qui lui convienne. Elle ne s'est jamais sentie très à l'aise dans ces moments où, prenant possession d'une pièce, c'est elle qui invite des personnalités dans leur propre bureau. Invariablement une petite gêne s'installe, sauf quand elle a affaire à un individu égotique qui, quoi qu'il arrive, se sent le droit de décider de ce qui va être ou non dans son film. Elle est soulagée de l'attitude de Luis, qui manifestement n'appartient pas à cette catégorie. Ce n'est pas le premier chef d'orchestre qu'elle filme. À l'époque où elle a rencontré son premier maestro, elle était plus jeune et elle avait été surprise de constater qu'une fois l'orchestre disparu, il restait quand même le chef.

Luis prend place sur un fauteuil en cuir et lui sourit gentiment : "Déplacez ce que vous voulez, si vous avez besoin de plus d'espace. J'ai l'habitude." Elle pose sa caméra sur un pied qu'elle déploie rapidement tout en continuant à lui parler : "C'est très bien comme ça. De toute façon, cette première séance constitue notre galop d'essai. Il sera toujours temps de choisir un autre lieu ou une autre place. Et nous le ferons sûrement…"

Elle aime ces moments où quelque chose doit se passer avant qu'elle ne pose ses questions. Ce quelque chose n'est jamais le même. C'est très mystérieux. Chacun se tient sur le bord d'une intimité, différente pour l'intervieweur et l'interviewé. C'est à la fois palpable et indicible, comme une sorte de négociation silencieuse entre ce qu'elle va demander et ce qu'il va lui laisser percevoir. On n'en est pas encore à ce qui va se dire, mais ce qui va se jouer durant les minutes qui suivent est déjà là. C'est leur premier entretien et elle a décidé que celui-ci serait filmé. C'est plus difficile. Elle en est consciente. Elle aurait pu mener avec lui une première conversation sympathique et informelle pour le rassurer ou même l'endormir un peu. Elle l'aurait laissé se raconter à la manière d'une femme qui attend quelques anecdotes d'un homme charismatique, mais ce n'est pas ce qu'elle veut de lui. Elle ne peut rien lui laisser croire. Ce qu'elle cherche, c'est une forme de vérité. Il ne semble pas tendu. Il s'est assis et, de son fauteuil, il la regarde faire ses réglages, négocier lumière et cadrage, sans aucune impatience. Son immobilité imprime à l'ambiance une sorte de paix agréable.

“Par quoi voulez-vous qu’on commence?” Elle l’a dit fermement, comme pour obtenir une réponse précise. En posant la première question, elle se met en danger. Depuis toujours, elle a appris que le danger vient des questions et non des réponses. Depuis toujours donc, elle accepte que celui qui pose les questions en dise beaucoup plus sur lui et sur sa curiosité. Et cette fois encore, elle sent que sa question va être le début d’un gouffre. La révélation de ce qu’elle veut savoir d’abord est un terrain sur lequel la partie va se disputer. Alors elle se décide à jouer le tout pour le tout et précise sa question :

“Je voudrais que tout se passe dans la sincérité. Je voudrais savoir quel a été le rôle du handicap dans votre vie de chef d’orchestre ou l’inverse. Je ne veux pas les séparer. Vous êtes un maestro, mais vous représentez sans doute quelque chose de fort pour ceux qui sont handicapés, une sorte d’exemple…”

Il la regarde avec un demi-sourire, comme s’il avait désiré amener cette question avant qu’elle ne la pose. Un long silence suit. Puis il commence à parler comme si sa question n’avait jamais existé.

“Je ne me rappelle pas ma vie avant d’avoir entendu de la musique. C’est ce genre de choses qu’on attend d’un chef d’orchestre, n’est-ce pas? Mais est-ce la vérité en ce qui me concerne? Je ne sortais pas d’une famille de musiciens. C’est très important parce que je ne me souviens pas de ma vie avant l’âge de huit ou neuf ans, la première fois que j’ai entendu consciemment de la musique à la radio.” Il s’est arrêté et Léa retient son souffle. C’est dans ce genre de moment qu’elle s’interdit de parler. Pour laisser le silence raconter ce qui va surgir.

“Il n’y avait aucune possibilité pour mon père de m’accepter. Je ne pouvais tout simplement pas être son fils. Il ne pouvait pas imaginer avoir produit ça. Ce fils dégénéré… Et pourtant mon père ne se prenait pas pour quelqu’un de beau ou de particulièrement intelligent. Je devais donc admettre que même pour l’homme humble qu’il était, je n’étais pas un fils possible. Il aurait préféré que ma mère puisse avouer une infidélité. Au besoin, les jours de beuverie, il lui inventait une aventure avec le voisin, ce qui devait le rassurer sur sa paternité.

— Vous viviez à quel endroit?”

Léa sait qu'il vient de fixer une règle de liberté. Elle l'a laissé démarrer comme il l'entendait et elle s'est glissée dans ses confidences avec une question de relance. Son regard a l'air de flotter un peu au-dessus de la ligne d'horizon que forme le couvercle du piano. Elle ne l'avait pas remarqué en entrant, mais un petit bandonéon est posé sur l'instrument.

Je marche sans regarder où je vais. Les mots de mon père sont des pierres sur mon cœur. La dissonance de son jugement me foudroie et me broie l'estomac. Oui, je suis inutile. Oui, ma vie ne sert à rien. Je suis sa honte, la plaie ouverte de ma mère, le boulet de mes sœurs. Je n'ai jamais rien apporté à cette famille si ce n'est la peur, le travail en plus, avec l'obligation de s'occuper de moi. Je ne suis qu'un sale handicapé. Je psalmodie ses reproches et la violence qui sortait de ses yeux continue à m'effrayer. Je revois ses poings serrés, comme s'il se retenait de me frapper. La ville transmet à mes tympans un hurlement assourdissant qui, malgré son flot sonore, ne peut couvrir les coups tonitruants de chaque mot de mon paternel, martelé à mon cerveau. Un flot de larmes jaillit et m'aveugle ; j'essuie mes joues mouillées d'un geste rageur. Je boite plus que d'habitude. Pourquoi je pleure puisque je n'ai jamais pleuré depuis tant d'années ? Je ne sais pas combien de temps je marche, il me semble que le trottoir est en pente. J'ai mal au dos, aux chevilles, aux cuisses. J'ai mal partout. Mon corps est à la mesure de l'affront subi, un champ de ruines. J'aperçois la Seine, je cherche un escalier pour rejoindre les quais. Oui, pour une fois que j'allais ramener un peu d'argent à la maison, je n'ai pas tenu, je me suis fait jeter, je n'ai pas été capable de travailler et de payer mon tribut. Je suis coupable. L'eau scintille sous un soleil flamboyant. Je me laisse tomber sur le bord de la rive.

À quel moment ai-je réellement entendu un chant, le filet mélancolique et vibrant qu'il produisait ? Au début, j'ai cru que

mon âme me distillait de la musique qui ressemblait à mon chagrin. Ça n'aurait pas été la première fois. Je transpirais de peine et de désespoir et cette mélodie était un mirage produit par mon imagination. Devant moi, il n'y avait que des pêcheurs tenant leurs lignes et surveillant la surface de l'eau, et puis un couple assis côte à côte sur des chaises longues. Pourtant, j'entendais bien des notes et je me rapprochais de cette musique, comme par instinct ; j'allais vers elle comme si elle pouvait m'apaiser, et soudain, j'ai vu un musicien. Debout, un pied posé sur une bitte d'amarrage, tenant entre ses mains une sorte d'accordéon, mais plus petit, et noir. Son chant vibrait à l'unisson de mon cœur dévasté, alors je me suis assis et je l'ai écouté. Longtemps. J'ai laissé couler mes larmes. Je me fichais bien qu'il puisse me voir pleurer. Il devait savoir puisqu'il jouait cette musique qui contenait tous mes chagrins. Je n'entendais plus la vérité ou l'offense, je n'étais plus une gangrène ou un pauvre type inutile. J'étais cette musique, ce chant de tristesse qui rythmait la débâcle de mon existence et distillait dans mes vaisseaux son vibrato. La cadence s'est accélérée et j'ai entendu l'inspiration, le murmure d'une plénitude, l'appel vibrant d'un avenir. Or je n'avais jamais pensé à l'avenir.

Je l'ai écouté pleinement, ce joueur de bandonéon, alors que j'ignorais encore le nom de son instrument qui exprimait exactement mon désarroi. Il s'est arrêté et il a demandé avec un accent que je connaissais bien : "Ça te plaît ?" Et je lui ai répondu en espagnol : "C'est exactement ça", parce que je ne savais pas l'exprimer autrement. Il a souri.

— C'est du tango. Chez moi, en Argentine, on dit que le tango est une pensée triste qui se danse.

— Moi, je suis plutôt le résultat d'une pensée triste qui ne se dansera jamais !

— Oh là. Tu me sembles avoir le moral dans les chaussettes, comme on dit en français ! Toute pensée triste peut devenir un chant qui nous accompagne, nous console, nous apaise, non ?

J'ai voulu dévier la conversation que je sentais s'engager dans une impasse. Celle de mon accablement.

— Es-tu un musicien connu ?

— Dans quelques bals ou salles de concert à Buenos Aires, oui, mais pas ici. J'ai obtenu une bourse pour étudier la musique

classique à Paris. Je veux devenir un vrai compositeur et diriger de grands orchestres. Je suis arrivé l'année dernière avec ma femme. J'ai même laissé mes enfants en Argentine. Et tu vois, je ne voulais plus jouer de tango…

Comme je me taisais et l'écoutais avec intérêt, il a continué.

— Je voulais vouer ma vie à la musique classique, mais Nadia Boulanger, cette professeur avec laquelle j'étudiais, me disait : "Ce que tu composes n'a pas d'intérêt, ça existe déjà." Je devenais fou. Je travaillais comme une brute, j'y passais des nuits entières et ça n'allait jamais. Ça ressemblait toujours à Stravinski ou à un autre compositeur. Un jour elle m'a demandé ce que je faisais en Argentine. Je ne lui avais même pas dit que je faisais du tango. Elle ne savait pas que je jouais du bandonéon. Je lui ai interprété une de mes compositions. Et elle a dit : "Voilà ce que tu es. C'est avec ça que tu dois maintenant composer." Je t'embête avec mes histoires ?

Je l'ai assuré du contraire. Je trouvais ça passionnant. On aurait dit qu'il prenait du plaisir à me montrer qu'il avait traversé des moments difficiles. Et puis c'était la première fois, je crois, que quelqu'un me parlait comme si mon handicap n'avait aucune importance pour lui. Ou peut-être pouvait-il me raconter ses faiblesses à cause des miennes, de ma peine, ou de son bandonéon qui avait consolé mes larmes, va savoir… J'avais l'impression d'être un ami qu'il avait perdu de vue, une bonne connaissance à laquelle il confiait les dernières nouvelles depuis son arrivée à Paris. Je voulais savoir. Pourquoi n'avait-il pas dit qu'il jouait du tango ?

— J'avais peur. Pour moi, être un *tanguero*, ce n'était pas noble comme un compositeur de musique classique, c'était une musique qui venait de la rue. Et même si j'avais eu un peu de succès chez moi, j'avais eu surtout des problèmes quand j'essayais des choses nouvelles. Il y avait des milliers de milongas à Buenos Aires. Je voulais être brillant et faire de la grande musique. Le tango était devenu mon cauchemar, mon handicap à moi. (Et c'est ainsi qu'il fit allusion à ce qu'il pouvait percevoir de moi.) Et tu vois, Nadia m'a fait comprendre que ce que je croyais être mon handicap était un atout. La musique sans y être ne sert à rien. C'est une musique vide. Et je n'étais pas dans la musique que je désirais faire. Elle m'a appris à regarder ce que j'avais à l'intérieur

de moi. Je suis donc reparti vers ce que je croyais ne plus aimer pour m'en emparer vraiment. C'était une sacrée découverte. Quel âge as-tu ?

— Vingt ans. Je viens de me faire virer.

— Et qu'est-ce que tu veux être ? (Il ne m'avait pas demandé "Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?", ne s'était pas enquis de l'endroit d'où l'on m'avait viré.)

— Qu'est-ce que je peux être serait plus juste. Pas un musicien en tout cas. Même si la musique est pour moi la chose la plus importante au monde.

Et je lui ai montré ma main gauche raide aux doigts sans avenir.

— On n'est pas obligé d'avoir de la dextérité pour faire de la musique. Je vais te poser une colle. Qui produit la plus belle musique au monde sans même jouer d'un instrument ?

J'avais beau chercher, je ne voyais pas. En désespoir de cause, j'ai proposé :

— Un poste de radio ?

Il a éclaté de rire.

— Non, je te parle d'un homme, un chef d'orchestre. Cet homme-là n'a qu'à lever un bras et il produit ce qu'il ne jouera jamais. Et n'est-ce pas la plus belle musique au monde, et la plus complète, que celle d'un orchestre ? Même si, la plupart du temps, un chef d'orchestre est un musicien qui a joué d'un instrument, certains l'ont très tôt abandonné.

— Un orchestre, je n'en ai jamais vu en vrai. Pourtant je passe tout mon temps libre à les écouter à la radio… Ce que je préfère ce sont ces émissions où l'on peut entendre les grands orchestres allemands qui jouent Beethoven, Mozart, Rachmaninov. J'aime particulièrement les compositeurs russes. Et Ravel aussi. J'adore Ravel.

Je me suis arrêté parce que son regard s'était posé sur moi avec intensité. Il a demandé si ça me plairait d'assister à l'enregistrement de son disque le lendemain dans un studio de musique. Il a rajouté qu'il pourrait dire que j'étais un petit-cousin espagnol… Je suppose qu'il a dit ça en voyant mon air affolé. Il m'avait vu l'écouter et trouvait sans doute que j'avais pour cela une capacité particulière. "Je m'appelle Luis Nilta-Bergo, lui ai-je dit en lui tendant ma main droite. – Et moi, Astor Piazzolla, a-t-il répondu."

“Le jour de l’enregistrement, quand je suis arrivé, Astor ne m’a pas vu. Il parlait en espagnol avec un jeune homme, un type en costume qui devait avoir mon âge. Ils échangeaient et je captais seulement quelques mots. Il me semblait qu’ils parlaient du rythme, de l’origine du tango et des rythmes africains. Soudain Astor m’a aperçu et lui a dit en tendant une main : « Je te présente Luis. Il est espagnol, de Burgos, et il vient voir si ça vaut la peine de consacrer sa vie à la musique. » Ils ont ri tous les deux et malgré ma timidité et mon embarras, j’ai ri avec eux. Et puis l’enregistrement a commencé. Comme la veille, Astor jouait debout, un pied posé sur un tabouret. Il y avait une harpe, huit violons, deux violoncelles, une contrebasse. Je n’avais jamais vu autant d’instruments si beaux en même temps. Je ne pouvais détacher mon regard de ces musiciens faisant corps avec leurs instruments, l’expression de leurs visages absents. Le garçon qui semblait avoir mon âge s’appelait Lalo Schifrin. Il était argentin lui aussi, et pianiste. Il riait, faisait des blagues mais retrouvait concentration et attention dès qu’il jouait. Il semblait entrer dans cette musique avec tellement de facilité. Un autre joueur de bandonéon s’appelait Marcel. Je ressentais comme la veille une émotion profonde en écoutant le chant du bandonéon, mais c’était encore plus fort quand les violons et les violoncelles s’envolaient avec lui. Je voyais une ville la nuit, un quartier sombre et dangereux, des ruelles où se profilaient des ombres, puis une place illuminée sur laquelle on dansait en riant. Mon esprit inventait des histoires qui se posaient sur la musique, et propulsées par elle, se déroulaient tout autour de moi.

Chacun semblait savoir ce qu’il avait à jouer et tout s’accordait, se séparait et se rejoignait encore. Les heures que j’avais passées l’oreille collée au poste de radio prenaient vie sous mes yeux : c’était donc ça, un orchestre ! Ces êtres qui soudain s’extrayaient de la vie, du temps normal des autres. Ils *jouaient* et dans ma langue maternelle et la leur, on disait *tocar*, toucher. Ils *touchaient* la musique et ça touchait mon cœur, ça faisait dresser ma peau, ça me donnait le frisson, ça faisait purement et simplement disparaître les pires moments. Ils *jouaient*, en français, comme les enfants, comme la plus pure des activités de la vie, comme si rien n’était sérieux. Mais ça l’était véritablement. Quand on est

un enfant et qu'on joue, rien n'est plus important. Je ne savais lequel des deux verbes était mon préféré ; les deux me parlaient. Jouer et *tocar* ; être dans l'essentiel de l'âme sans douleur, avec la légèreté qui convient.

Mon regard était si sollicité que j'avais parfois besoin de fermer les paupières pour mieux profiter de la musique sans avoir les yeux qui me brûlent. Sur un moment particulièrement sensible, l'envolée des cordes m'a saisi, je me suis déplacé de quelques centimètres et je l'ai vu. Caché derrière les bandonéonistes, il dirigeait l'orchestre. Il était de dos. C'était le seul dont je ne voyais pas le visage. Monté sur une petite estrade, il avait dans le bras gauche des gestes d'une infinie douceur, tandis que son bras droit levait en rythme une sorte de petit archet qui battait la mesure. Soixante ans après cette vision, je ressens encore au creux de mes tripes le choc que j'ai ressenti. Il se superposait aux paroles d'Astor. Cet homme-là jouait d'un instrument multiple. Il *jouait* de l'orchestre. Depuis le début de l'enregistrement, j'entendais chaque instrument séparément, mais aussi l'ensemble qu'ils formaient. Je percevais sans l'intégrer vraiment ce qui me parvenait. J'étais cet homme-là, debout sur l'estrade qui tournait le dos au monde et lui offrait de la musique. Je comprenais soudain ce que m'avait dit Astor la veille, ce qu'avait voulu lui faire comprendre son professeur. La vie n'a rien à voir avec ce qu'on veut en faire, rien à voir avec ce que les autres veulent qu'on en fasse. La vie est à l'intérieur de soi, tapie comme une évidence, recroquevillée au fond d'un océan de doutes. La vie est à portée de notre émotion, il suffit de s'en saisir.

Curieusement, rien ne me semblait impossible, ni le parcours, ni le temps. Rien de ce qu'il faudrait affronter pour rejoindre cette certitude aussi violente qu'une déflagration ne m'apparaissait. Un jour, je serais là, et ce ne serait pas avec huit violons, ce serait face à cent quarante musiciens dont je conduirais le sort au creux de la musique, en équilibre sur le fil d'une baguette. Et mon bras gauche, suspendu à des notes, redeviendrait vivant pour le temps d'un concert.

Quand la séance d'enregistrement s'est terminée, je suis redescendu sur terre sans pouvoir évaluer combien de temps s'était écoulé. Pour la première fois de ma vie, je me fichais pas mal de

rentrer chez moi et de retrouver ces gens qui étaient ma famille et m'avaient cloué au sol beaucoup plus sûrement que mes membres inefficaces. Je savais. Ce que je venais d'entendre allait être à mes côtés, me porter. Je savais que je serais, maintenant et pour toujours, protégé par une armure de sons, qui m'accompagnerait aussi souvent que je le souhaiterais. Je venais de fracasser ma coquille et j'allais découvrir le monde.

Devant mon enthousiasme sans bornes, Lalo et Astor m'ont invité à revenir le lundi. Puis Lalo a glissé qu'il allait écouter Messiaen le lendemain à l'église de la Trinité. Je voyais très bien où était cette église qui n'était pas très loin de chez moi, mais je ne savais pas qui était Messiaen. Je devinais cependant que ce devait être un musicien. Voyant mon regard interrogatif et fiévreux, il a ajouté que je pouvais venir si je le désirais. J'étais flatté et heureux. Lalo m'intimidait par son élégance et me rassurait par son humour, et son immense gentillesse.

Le lendemain, comme il me l'avait proposé, je suis passé chercher Lalo à son hôtel du Grand-Balcon. Je ne lui avais pas dit que j'habitais tout à côté de l'église et qu'il me faudrait faire un drôle de détour. J'étais trop fier. Il y avait là un autre musicien, un saxophoniste, un certain Bobby Jaspar qui jouait dans sa chambre quand je suis arrivé. Lalo ne l'a pas invité à nous accompagner et Bobby lui a demandé s'il viendrait le soir écouter Bud Powell. Sur le chemin, Lalo m'a expliqué que Messiaen était son professeur au Conservatoire et que ses amis musiciens de jazz ne savaient même pas que lui-même suivait ses cours, pas plus que ses professeurs classiques ne l'imaginaient chaque soir en train de jouer du jazz dans les caves de Saint-Germain. Cette situation de double vie le faisait rire parce qu'il avait l'air de se cacher pour jouer une autre musique, comme si c'était honteux. Mais il était également consterné du peu d'ouverture que les musiciens pouvaient avoir sur les cultures musicales différentes. Il me raconta qu'un jour en Argentine, il avait joué avec un pianiste autrichien, Friedrich Gulda qui mélangeait le jazz et le classique et que ce dernier l'avait regardé très bizarrement à la fin du morceau. Il s'était passé quelque chose pendant qu'il improvisait avec lui et Lalo avait compris qu'il ne fallait

pas choisir. Que la musique était une et que nous seuls faisions bêtement des cases, des niveaux, des séparations, des échelles de valeur. Et ce regard l'avait libéré, tout comme ce que j'avais entendu la veille m'avait ouvert des portes. La musique était avant tout une émotion et ce qu'elle faisait des êtres humains nous échappait complètement. Et je me disais que c'était fou comme on pouvait en un seul regard, un seul son se libérer des autres et de la dictature de leurs avis. Il fallait composer avec tout ça et suivre sa propre voie. Lalo m'a dit : « Écoute, moi je veux être un musicien de jazz, Messiaen n'aime pas le jazz, et mes copains musiciens de jazz ne m'accompagneront jamais à un concert classique. – Pourtant, ai-je rétorqué, Bud Powell adore les pianistes classiques. Je l'ai entendu dans une émission, il a même joué Chopin. – Ah, tu connais Bud Powell, tu l'as déjà vu ? » Non, je n'avais jamais été au concert d'aucun de ces musiciens de jazz dont j'écoutais les morceaux à la radio. Je ne savais même pas qu'on pouvait les entendre dans des clubs à Paris. Je connaissais beaucoup de leurs morceaux et, moi aussi, j'étais avide de tous les genres de musique. Mais j'étais un puceau de la vie, quelqu'un à qui on avait répété qu'il n'avait pas le droit de sortir, de se montrer, d'être avec les autres qui seraient forcément hostiles au monstre que j'étais. Lalo m'expliqua alors que ses parents étaient inquiets quand il avait obtenu sa bourse pour aller à Paris. L'environnement dans lequel baignaient les musiciens de jazz était inquiétant pour eux. La drogue, l'alcool, la vie des jazzmen dans les bars de nuit n'étaient pas un univers très positif pour des parents. Il pensait sans doute me rassurer en me donnant l'exemple de la frilosité normale des parents envers ce genre de musique. Nous n'avions que deux ans de différence, mais contrairement à moi, il avait baigné dans un environnement musical. Il ne pouvait imaginer le milieu dans lequel j'avais grandi, cette bulle qu'on avait créée autour de moi, soi-disant pour me protéger mais qui en réalité m'avait empêché de vivre, de comprendre le monde ou de le questionner. Il me demanda mon âge et me conseilla d'aller au Conservatoire. Je ne voyais pas bien comment je pourrai passer ce concours ni en quoi il consistait, mais quand je lui posai timidement la question, il m'informa que certains, comme Xenakis par exemple, un autre

musicien sans doute, étaient même admis dans les classes sans avoir passé le concours. Je n'avais pas grand-chose à proposer, je ne pratiquais aucun instrument ; j'entendais la musique de l'intérieur, je comprenais sa structure et en voyant les partitions des musiciens, j'avais vite identifié comment elles fonctionnaient. J'aurais pu les chanter sans problème. Mais à l'époque, j'ignorais totalement que ce n'était pas courant et que peu de gens avaient cette faculté, même quand ils étaient musiciens. Et quand aujourd'hui, je réalise mon ignorance d'alors, je me dis que c'était une immense chance d'être aussi innocent !

Dans l'église de la Trinité, ce fut encore plus fou que ce que j'aurais pu imaginer. Ce Messiaen qui était organiste paraissait habité par une sorte de génie intérieur. Il me suffisait de fermer les yeux pour voir des images, ressentir que nous étions dans un certain paysage, entendre des oiseaux, voyager dans des pays où je n'étais jamais allé, sinon dans mes rêves. Jamais je n'avais entendu une telle musique. Se succédaient des notes étoilées, des marches dans le désert, la sensation d'être épuisé, puis l'aurore, la force des petits matins, les jours écorchés d'ennui, une baignade dans une rivière, un bol de chocolat chaud, la mort d'un animal qu'on aime. Toute la vie, prodigieuse et misérable d'un humain était là, que l'église faisait résonner en l'amplifiant à l'infini. Je réfrénais mon envie de hurler de joie. Mes découvertes depuis deux jours étaient phénoménales et j'enviais grandement mon nouvel ami d'avoir la chance de recevoir l'enseignement de ce grand musicien. Comme sa générosité était totale à mon égard, il me garda avec lui toute la journée, que nous passâmes à parler des musiciens de jazz que nous aimions, et des compositeurs de musique classique dont les intonations flirtaient avec ses improvisations. Je ne repassai même pas chez moi pour avertir de mon absence. Nous terminâmes la journée dans les caves. Le Club Saint-Germain était bourré à craquer, Bud Powell jouait *I'll Remember April* et moi je me souviendrais longtemps d'avoir pris ce soir-là ma première cuite, découvrant que je n'étais pas plus handicapé quand j'étais ivre mort, et que les autres semblaient soudain moins doués que moi pour marcher. La vie était simple, il suffisait donc que les autres se bourrent la gueule pour que nous nous